Méchoulan, Éric, « Le goût et le ragoût », dans Pierre Popovic et Érik Vigneault (dir.), *Les dérèglements de l'art. Formes et procédures de l'illégitimité culturelle en France (1715-1914)*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2000, p. 113-129.

Le goût et le ragoût

Éric Méchoulan
Université de Montréal

Hannah Arendt écrit, dans un de ses meilleurs ouvrages, que l'idée moderne d'histoire apparaît avec le doute jeté sur l'objectivité d'un monde extérieur à nos sens. Elle ajoute :

> the most important consequence of this doubt was the emphasis on sensation *qua* sensation as more "real" than the "sensed" object and, at any rate, the only safe ground of experience. Against this subjectivization [...] no judgments could hold out: they were all reduced to the level of sensations and ended on the lowest of all sensations, the sensation of taste. Our vocabulary is a telling testimony to this degradation. All judgments not inspired by moral principle (which is felt to be old-fashioned) or not dictated by some self-interest are considered matters of "taste", and this is hardly a different sense from what we mean by saying that the preference for clam chowder over pea soup is a matter of taste[1].

Avec tout le respect que l'on peut avoir pour l'œuvre de Hannah Arendt, et sans faire d'intempestif nationalisme, on peut penser que voilà bien une réflexion de philosophe allemande puis américaine, dans la mesure où semblable mésestime du goût ne surprend guère dans ces cultures obtuses face à tout intérêt culinaire. Le propos pourrait paraître anecdotique dans l'ensemble de l'œuvre politique de Hannah Arendt, et encore plus dans l'histoire de la culture occidentale, si le goût n'avait joué un rôle plus fondamental qu'on ne le croit généralement, et surtout un rôle plus politique.

1. Hannah Arendt, *Between Past and Future: Eight Exercises in Political Thought*, New York, Penguin Books, 1993 (1954), p. 53 ; traduit en français par P. Lévy, *La crise de la culture : huit exercices de pensée politique*, Paris, Gallimard, 1993, p. 73 : « La plus importante conséquence de ce doute fut l'accent mis sur la sensation *qua* sensation comme plus "réelle" que l'objet "senti" et, en tous cas, comme seul fondement sûr de l'expérience. Contre cette subjectivisation, [...] aucun jugement ne pouvait résister : ils étaient tous réduits au niveau des sensations et finissaient au niveau de la plus basse de toutes les sensations, la sensation de goût. Notre vocabulaire est un témoignage parlant de cette dégradation. Tous les jugements qui ne sont pas inspirés par un principe moral (considéré comme démodé) ou qui ne sont pas dictés par quelque intérêt personnel sont considérés comme une affaire de "goût", et cela dans un sens peu différent de celui qu'on a en tête quand on dit que c'est une affaire de goût de préférer la bouillabaisse à la soupe aux poix. »

On se plaît souvent à donner la querelle des anciens et des modernes pour un moment-clé, un symptôme évident du déplacement qui touche les sociétés occidentales et les fait basculer dans une modernité toujours plus échevelée. Mais quelle fonction a le goût dans les positions des adversaires ? Le déterminer permet peut-être de mieux saisir ce qui se joue dans la valorisation sociale de ce sens, de tous le plus intime. Ainsi, dans le deuxième épisode de la querelle, lors des années 1715-1716, La Motte, académicien renommé, « traduit » Homère (c'est-à-dire réécrit, supprime, invente des épisodes afin de produire une *Iliade en XII chants accommodée au goût du jour*[2]). On conçoit le sentiment d'outrage ressenti par les hellénistes et les amateurs d'Homère. Que madame Dacier, célèbre érudite et traductrice de l'*Iliade*, monte à l'attaque du texte et des procédés de La Motte ne surprend pas, mais qu'elle le fasse au nom de « la corruption du gout » doit être relevé[3]. À partir de là s'entremêlent critiques adressées aux journaux, traités et polémiques divers qui, tous, s'appuient sur cette notion de goût.

Commençons de manière oblique par un ouvrage anonyme (disparu des bibliothèques parisiennes) dont on trouve un compte rendu développé dans le *Journal littéraire*. Un « M.D.L. » se porte au secours de madame Dacier, malmenée par les modernes, en tentant de compléter son catalogue et ses raisons de la corruption du goût. L'intérêt de ce critique tient à ce qu'il prend le goût en son sens le plus immédiat, confirmant, apparemment, le jugement de Hannah Arendt : il est fort surpris qu'on ait

> fait tant de volumes sur les *Vêtemens des Anciens*, sur leurs *Armures*, sur leurs *Enterremens*, &c. & qu'on ait si peu travaillé sur l'*Apprêt* de leurs *Mets* & de leurs *Ragoûts*. [...] Par là, les *Modernes* auroient pû corriger leur *Cuisine Gothique*, & se raprocher du *bon Goût* des *Anciens*[4].

Ce sur quoi l'auteur compare cuisine ancienne et cuisine moderne, en rapportant toujours l'avantage des préparations d'un Apicius sur celles

2. Le titre exact du texte de La Motte est en fait *L'Iliade, poëme, avec un discours sur Homere* (Paris, G. Du Puis, 1714) ; c'est Paul Vernière, annotant les *Lettres persanes* de Montesquieu, qui donne ce titre dont je n'ai pu trouver aucune mention ailleurs. Mais l'erreur témoigne en réalité d'une excellente sensibilité aux enjeux de l'époque, ainsi que nous le verrons.

3. Anne Dacier, *Des Causes de la Corruption du Goust*, Paris, Rigaud, 1714.

4. Compte rendu de M. D. L., *Des Causes de la Corruption du Gout ; ou, Suplément au Livre de Madame Dacier, qui porte le même titre*, Paris, Nicolas Pépie, 1715, dans *Journal littéraire*, vol. VII, 1715, p. 327.

du *Cuisinier françois*[5]. Ce n'est pas sous-entendre qu'il existerait un absolu du goût dont la décadence moderne favoriserait la corruption, juste au contraire, le goût est donné pour une « disposition relative », variable dans l'espace (les Hollandais aiment le lard sans maigre, bouilli avec des pommes douces, alors que cela soulèverait l'estomac des gens de Nevers) et variable dans le temps (« la Mode est capable de le changer, subitement », p. 333).

Le goût fonctionne en fait comme un baromètre des identités, puisque sa relativité permet de graduer les différences entre les êtres. Différences d'échelle sociale ou de coutume nationale, voilà que les appartenances statutaires ou communautaires sont fonction de ce que l'on mange, car, au bout du compte, le goût assure un continuum entre le corps et l'esprit : « Il prouve par diverses experiences de Physique, & sur tout de Chymie, l'altération que les Alimens peuvent faire dans le Sang, & l'influence que la qualité du sang a sur l'Humeur & sur l'Esprit des Hommes », donc si « le *Goût Physique* a changé, il fait voir que, par une consequence nécessaire, le *Goût Moral* a changé aussi » (p. 334). On conçoit mieux, dès lors, l'importance de se tourner vers les apprêts culinaires pour comprendre par où la grandeur des esprits peut être fondée.

Les exemples que l'auteur donne pour appuyer sa thèse sont assez explicites ; que ce soit les conditions sociales : « Dans quelque Païs que ce soit, la Noblesse & la bonne Bourgeoisie ont plus d'esprit que les Paisans ; & la différence est telle quelquefois, qu'à peine croiroit-on que ce soit la même espéce d'Etres. Cependant toute cette différence ne vient que de la différence des Alimens » (p. 336) ; ou que l'esprit national soit en jeu :

> selon la maniére différente dont les Nations se nourrissent, les humeurs & les Genies sont diférens. Les Habitans des Isles de Bermude sont très petits parleurs, à peine commencent-ils à parler dans un âge où les autres Peuples sont faits [...] ils ne parlent jamais avant l'âge de 35.ans [*sic*]. Ils sont d'ailleurs extrêmement adonnez aux femmes, & les deux Sexes ne se doivent rien sur l'article. Ils ont

5. On peut en juger sur pièces avec, par exemple, ces recettes de perdrix en ragoût : pour Apicius, « il faut les faire boüillir dans du boüillon avec du Poivre, de la Livêche, de la Mente, de la graine de Rüe, de la Saumure de poisson, du Vinaigre & de l'Huile » ; pour le *Cuisinier françois*, « il faut piquer les perdrix de 3. ou 4. lardons de gros Lard, puis les fariner & les passer dans la Poële avec du Lard. En suite, il les faut faire cuire dans une terrine, & bien consommer & assaisonner de Sel & d'Epices, & servez » (*ibid.*, p. 329).

> toujours une nombreuse lignée, & tout cela vient de ce que ces Peuples ne se nourrissent que de Poisson, animal muet, & dont la vertu prolifique l'emporte sur toutes sortes d'animaux (p. 335).

À l'évidence, la variété des repas et la qualité de la cuisine assurent la qualité des humeurs et la variété des génies. Bref, pour le dire d'une formule facilement assimilable que cite le compte rendu : « la Disposition de notre Esprit suit toujours celle de notre Cuisine » (p. 337).

Pour renouer avec la valeur des anciens, il suffit donc de retrouver le chemin de leurs cuisines. Ainsi, les Allemands, aux yeux de notre auteur, font des livres pleins des modèles antiques, non parce qu'ils se contenteraient de les copier ou de les imiter platement, mais bien parce que leur art du ragoût ressemble fort à celui des anciens : « ils pensent à peu près comme eux, parce qu'ils se nourissent à peu près comme eux » (p. 338) ; ce que M.D.L. prouve recette en main. Madame Dacier apparaît, bien sûr, comme l'exception surprenante au système culinaire : elle triomphe même de la mauvaise nourriture des modernes où « tout est fade : voilà le Goût qu'on se forme par la lecture des *Poëmes* & des *Romans* de nos jours » (p. 342). Que faudrait-il donc faire pour renouer avec le savoir et la valeur des anciens ? La seule solution envisageable est de demander au roi de s'accoutumer lui-même à la cuisine d'Apicius et, du coup, de l'imposer partout ; alors « *nos Chapelains seroient des Homeres, nos Des Marets des Virgiles, &c.* » (p. 343).

On pourrait voir dans cet essai, disparu aussitôt que publié, l'exemple de ces doux délires qui apparaissent toujours aux franges des cultures, si l'on ne pouvait citer d'autres auteurs plus connus et plus estimés qui emboîtent son pas sans peine. Ainsi Montesquieu, dans son *Essai sur le goût* :

> Les gens délicats sont ceux qui, à chaque idée ou à chaque goût, joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts accessoires. [...] Polixène & Apicius portoient à la table bien des sensations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires ; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'esprit ont & se sont fait une infinité de sensations que les autres hommes n'ont pas[6].

La délicatesse de goût assure à la fois distinction sociale et déploiement des sensations : les idées sont mises en parallèle avec les goûts,

6. Montesquieu, *Œuvres*, Paris, 1758, p. 629.

mais comme le goût accompagne aussi le jugement, il en est, semble-t-il, le plus fidèle allié.

Même pour la querelle des anciens et des modernes, il n'est pas sûr que l'on puisse se servir du critère du goût pour différencier ceux-ci de ceux-là. Un moderne comme Cartaud de La Vilate, qui écrit, après coup, un essai sur le goût, fournit la définition suivante :

> le Goût délicat est un discernement exquis, que la nature a mis dans certains organes, pour démêler les différentes vertus des objets qui relèvent du sentiment. Une bouche délicate décompose le ragoût le plus profond, comme une oreille exercée distingue les parties d'une grande Musique[7].

De nouveau le parallèle est là entre la cuisine des sens et la cuisine du jugement. Mais voudrait-on un partisan des anciens que l'on ne trouverait pas une position antithétique : « Je dis historiquement quel est mon goût, comme un homme dans un repas, dit naïvement qu'il aime mieux un ragoût que l'autre. Je ne blâme le goût d'aucun homme, & je consens qu'on blâme le mien[8]. » Fénelon reconnaît au goût une valeur, toute relative, certes, mais une valeur qui se mesure néanmoins à l'aune du naïf, autrement dit d'une immédiateté sincère, dépourvue des apprêts ou des lentes médiations de la réflexion. M.D.L., loin d'être un cas particulier ne fait que révéler, de manière peut-être plus évidente par l'excès facile du discours, un sort commun alloué à la notion de goût. C'en est au point de voir revenir, ici ou là, marqué d'un point d'ironie ou d'un sceau de légitimation, goût et ragoût dans des séries de métaphores critiques[9]. La sensation culinaire est la forme tacite du sens critique.

7. François Cartaud de La Vilate, *Essai historique et philosophique sur le goût*, Paris, Maudouyt, 1736, p. 235.

8. Fénelon, dans La Motte, *Réflexions sur la critique, avec plusieurs lettres de M. l'Archevêque de Cambray & de l'Auteur*, Paris, Du Puis, 1715, 4 mai 1714, p. 124.

9. Deux exemples de ce filage des métaphores culinaires, ainsi du « fumet » : La Motte supprime, dans sa traduction, certaines images qui ne lui semblent pas plaisantes. Une lectrice s'en plaint dans une lettre au *Mercure* : « *Et leurs beaux corps privez de sepulture, Furent aux chiens & aux oyseaux pâture*. Ces deux vers ne presentent-ils pas un [*sic*] image charmante, c'est bien une autre harmonie dans le Grec, ils ont un fumet Poëtique qui surprend & saisit tout à coup l'odorat » (« Lettre d'une Dame d'érudition *antique*, à un Académicien François *moderne* », *Mercure*, avril 1715, p. 82). Ou encore, dans une pièce du théâtre de foire qui met en scène le conflit des anciens et des modernes, Arlequin, aidé de ses trois pédants (Parasiton,

Si elle peut lui donner ainsi un volume dense et savoureux, c'est que la notion même de goût semble prise dans une suite de paradoxes. On peut ainsi relever sept paradoxes constitutifs du goût :

1. — La maxime veut que l'on ne puisse disputer des goûts et cependant, comme le fait remarquer, avec grand bon sens, Morvan de Bellegarde : « Vous connoissez une Dame qui trouve du ragoût à manger des feuilles de chêne, de la cire d'*Espagne*, de la chaux & du plâtre [...]. Peut-on approuver, avec quelque raison, des goûts si ridicules ? C'est donc une fausse maxime[10]. »

2. — Le goût relève d'une singularité, d'un penchant, d'une inclination ; il a pourtant des principes, des règles, des critères : il semble à la fois particulier et général (comme Kant le relèvera à la fin du siècle pour en faire le moteur même du jugement réfléchissant).

3. — Le goût est naturel et acquis : ainsi l'abbé Gédoyn fait-il la différence entre un goût naturel, commun, relevant de la raison, qui ne trompe pas, et un goût acquis qui repose sur la connaissance des règles et l'idée des perfections que nous donnent les grands modèles, mais qui nous laisse faillibles ; d'un côté, le sensé, et de l'autre, le sensible. Mais le sensé consiste avant tout dans une sensation et le sensible dans une idée[11].

Gueulardés et Tape-modernos), apporte deux cabinets, l'un marqué Les anciens, l'autre Les modernes (dans lequel est caché Léandre, amoureux d'Angélique, la fille du Bailly). Le père veut voir ce que fait sa fille avec les modernes, mais Arlequin lui dit : « — Bailly, laissez aux femmes / Ces ouvrages abjects ; / Pour le plaisir des Dames / Ces modernes sont faits. / Flon flon, larida dondaine, flon flon larida don don. [Arlequin conduit le Bailly au cabinet des anciens :] Tenez. Flairez ce cabinet. / Sentez-vous le Grec ? Quel fumet ! » (*Arlequin défenseur d'Homere*, par Monsieur F***, representée à la Foire de Saint Laurent 1715, dans *Le theatre de la foire, ou L'opera comique, contenant les meilleures Pieces qui ont été représentées aux Foires de S. Germain & de S. Laurent*, recueillies, revues et corrigées par Le Sage et d'Orneval, Paris, Étienne Ganeau, 1721, vol. II, p. 10.)

10. Jean Baptiste Morvan DE BELLEGARDE, *Lettres curieuses de littérature et de morale*, Amsterdam, Henri Schelte, 1707 (1702), p. 7.

11. Le goût naturel « consiste dans une sensation, ou dans un sentiment, qui est l'effet d'une impression certaine & invariable. Comme je distinguerai le doux & l'amer si j'ai le palais bien disposé ; de même, si j'ai du sens & de la raison, je goûterai un discours sensé aussi nécessairement que je verrai la lumière », mais le goût acquis « est le fruit & l'effect, non seulement de l'art, & par conséquent de la connoissance des règles, mais encore plus de la juste idée de perfection à laquelle il faut rapporter toutes les choses que nous faisons ou dont nous jugeons » (GÉDOYN, « Réflexions sur le goût », dans *Recueil d'opuscules littéraires* [...], Amsterdam, E. Van Harrevelt, 1767 [écrit entre 1723 et 1744], p. 226 et 227).

4. — Par là Gédoyn implique un double effet des goûts, tantôt invitant au variable, tantôt provoquant l'invariable. De même Terrasson parlera, d'un côté, de la droite raison et de la belle nature qui suscitent en nous le sentiment invariable du goût, et, d'un autre côté, du progrès, de l'espace du sensible qui impliquent d'inévitables variations[12].

5. — Le goût relève donc de principes généraux tout autant que de sensations particulières, de la raison tout autant que du sentiment.

6. — Le goût est nécessaire : il se glisse partout, il guide nos actions par le jugement qu'il implique ; mais ce n'est qu'un supplément, un embellissement, ou, pour rester dans la note culinaire, un « assaisonnement[13] ».

7. — Enfin, pour revenir à notre point de départ, le goût opère à la fois au sens figuré et au sens littéral, il verse tantôt dans la matérialité du culinaire, tantôt dans l'immatériel de l'esprit.

Tous ces paradoxes sont indispensables pour le fonctionnement du goût. À commencer par cette hésitation entre figural et littéral. Jean-Louis Flandrin pose, avec beaucoup d'acuité, la question de leur formation respective : « le goût classique, en quoi Voltaire faisait consister le bon goût, s'est-il formé d'abord dans les lettres et les arts, ou d'abord dans le domaine alimentaire[14] ? » Mais ce n'est pas faute de certitude empirique si l'on ne peut répondre à cette question, la logique même des usages du goût empêche d'y trouver aucune solution : la catégorie du goût n'opère que dans la continuité tacite du figural et du littéral, du matérialisme des pratiques gastronomiques et de l'influence des idées esthétiques. Le filage métaphorique du goût ne constitue pas une extension, parfois abusive, de son emploi, mais au contraire le lieu même de son efficience. De la même manière que le goût lie raison et sentiment, particulier et général, supplément et nécessité, nature et

12. Voir l'abbé Terrasson, *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homere, Où à l'occasion de ce Poëme on cherche les regles d'une Poëtique fondée sur la raison, & sur les exemples des Anciens & des Modernes*, Paris, F. Fournier, 1715, p. IV-XIII.

13. « Le bon goût est d'une grande étenduë, & suppose de rares qualitez, il entre dans tout, & assaisonne toutes choses », « C'est le goût qui embellit toutes choses [...] il nous sert de guide, & il nous conduit partout » (Morvan de Bellegarde, *op. cit.*, p. 8 et 14).

14. Jean-Louis Flandrin, « La distinction par le goût », dans Philippe Ariès et Georges Duby (s. la dir. de), *Histoire de la vie privée*, vol. VI, dirigé par Roger Chartier, Paris, Seuil, 1986, p. 301.

acquis, invariable et variable. Crousaz, dans son *Traité du beau*, remarque que « Le bon goût nous fait d'abord estimer par sentiment ce que la raison aurait approuvé, après qu'elle se serait donné le temps de l'examiner assez pour en juger sur de justes idées » ; de même l'abbé Trublet, un peu plus tard, soutiendra l'idée que le goût est un raccourci de la raison, un jugement accéléré[15]. Entre toutes les oppositions qui ordonnent le fonctionnement de la catégorie de goût réside moins une différence de nature que de degré, différence calculable à partir des vitesses respectives de chaque terme. L'immédiateté du goût ne provient pas d'une proximité plus grande, et quelque part plus abusive (ou abusée), à soi, mais d'une accélération des médiations de la raison ou du jugement.

C'est pourquoi le goût n'est pas pris dans l'opposition entre raison et autorité, puisqu'il est le lieu même dans lequel cette opposition s'inscrit et trouve ses arguments. Le goût ne permet pas de partager anciens et modernes, contrairement à ce qu'espérerait une histoire littéraire trop avide de coupures et de ruptures selon le modèle postérieur des avant-gardes. Le goût est un opérateur de continuité, non de cassure. Il permet en fait d'instituer des valeurs qui pourront alors faire l'objet de conflits et devenir source de partages.

La querelle des anciens et des modernes tourne, en effet, autour des valeurs accordées aux diverses instances du goût. C'est bien ce que Montesquieu remarque lorsque, dans les *Lettres persanes*, il évoque avec beaucoup d'ironie la portée du conflit sur Homère :

> Les deux partis avouaient que c'était un poète excellent ; il n'était question que du plus ou du moins de mérite qu'il fallait lui attribuer. Chacun en voulait donner le taux ; mais, parmi ces distributeurs de réputation, les uns faisaient meilleur poids que les autres. Voilà la querelle[16] !

Mais les auteurs du théâtre de foire s'avèrent tout aussi sensibles que Montesquieu à ce calcul des valeurs : « A. : Voulez-vous apprendre les causes / De la corruption du goût ? / C'est que, sans trop peser les doses, / On met de l'épice partout : / Sans sel pourtant on sait écrire.

15. Crousaz, *Traité du beau*, Paris, Fayard, 1985 (1715) ; l'abbé Trublet, *Essais sur divers sujets de littérature et de morale*, 1735.

16. Montesquieu, *Lettres persanes*, édition et notes de Paul Vernière, Paris, Garnier, 1960, lettre XXXVI, p. 78.

/ Talaleri, talaleri, talalerire[17] ». Le goût est affaire de juste assaisonnement autant que de bonne pesée du jugement : peser et penser vont de conserve. Mais il s'agit chaque fois d'un dispositif social : prétendre au calcul des doses ou s'arroger le droit de fixer les taux revient à s'instituer soi-même comme dispensateur des valeurs. Savoir distinguer la valeur des autres implique de se sentir soi-même aussi, voire plus, distingué qu'eux.

Le goût est, dès lors, ancré dans les discours de civilité. Gédoyn fait remonter le terme pris au figuré à l'urbanité romaine définie par Quintilien[18]. Et Morvan de Bellegarde lie le dosage des valeurs à la société civile :

> le sel de la fine raillerie fait tout l'agrément de la Societé civile ; mais il faut répandre ce sel avec circonspection : de même que l'on gâte un ragoût, en y jettant trop de sel ; on se fait aussi haïr quand la raillerie est trop amere. Ceux qui veulent se mêler de railler doivent avoir un goût exquis[19].

Le goût est un opérateur de distinction dans la mesure où il assied valeurs sociales et valeurs personnelles. Cela est possible parce que le goût participe de différentes économies, à la fois physiologique et spirituelle, individuelle et sociale, historique et transhistorique. Le goût est un principe d'accommodement qui, plus encore que d'agir en divers territoires (du corporel au social), assure leur impeccable *legato*. On accommode les éléments corporels à l'esprit :

> outre que la bonne éducation contribuë infiniment à polir, & à perfectionner l'esprit ; il est certain que les bons alimens, & que les sucs des viandes exquises, qui se mêlent avec le sang & les autres humeurs du corps, les subtilisent, & les rendent plus propres aux fonctions de l'esprit[20].

La politesse, ainsi produite par des humeurs dont ne demeure que l'essence, tient à la juste alimentation des corps : qui mange mal ne saurait bien penser et, donc, bien se comporter. Mais de même que l'on accommode les plats et que l'on ajuste la nourriture aux fonctions

17. *Arlequin défenseur d'Homere*, *op. cit.*, p. 20.

18. « *Proprium quemdam gustum urbis*, un certain Goût de politesse qui ne se prend qu'à Rome » (Gédoyn, *op. cit.*, p. 222).

19. Jean Baptiste Morvan de Bellegarde, *op. cit.*, p. 29.

20. *Ibid.*, p. 19.

de l'esprit, on s'accommode aux autres et on s'ajuste à leurs propres goûts : « Il faut savoir se façonner, & se plier au goût des gens que l'on pratique[21]. » D'où une attitude respectueuse envers le passé : comme il faut se conformer au goût des êtres que l'on rencontre, on doit épouser le goût des personnages antiques : « pour juger sainement des Anciens, il ne faut pas les ramener à nos manieres, à nôtre goût, à nos mœurs ; il faut que nous remontions jusqu'à eux, pour nous accommoder à leurs sentimens[22]. » Puisque le principe est de lier corps, esprit, personnes et temporalités, on conçoit qu'il sera aisé de retourner terme à terme le propos de Morvan de Bellegarde, et de tenter d'ajuster les anciens au goût du présent, plutôt que de vouloir se conjoindre au leur. Peu importe que l'on monte ou descende la gamme du bon goût, le tout est de ne pas la hacher de *staccatos* saugrenus. Partisans des anciens qui veulent modeler le goût du présent sur celui du passé, ou tenants des modernes qui entendent ajuster les pratiques antiques au goût de leur public, participent, fondamentalement, de la même économie sociale : le goût apparaît comme le ciment implicite de la vie publique. Cartaud de La Vilate se plaît même à enraciner le goût dans la vie sociale à l'état de nature, autrement dit dans l'union sexuelle : « les deux sexes ne consultoient que leur pechant [*sic !*] ils s'assembloient, & chacun suivoit son goût sans contrainte[23]. »

Le goût devient ainsi un opérateur de passage, un commutateur exemplaire qui permet de transformer le littéral en figuré, les aliments en esprits, les individus en public et même les pensées en sentiments : « le grand talent d'un écrivain qui veut plaire est de tourner ses réflexions en sentiments[24]. » Le goût donne un liant aux affaire sociales comme aux matières conceptuelles, car il alloue une sensation de plaisir aux nécessités de l'existence. On peut même affirmer que « l'homme ne se seroit porté que par réflexion à subir la fatigue de se nourrir, si un plaisir fort vif n'accompagnoit cette peine[25]. » Comme il fait des

21. *Ibid.*, p. 25.

22. *Ibid.*, p. 114.

23. Cartaud de La Vilate, *op. cit.*, p. 9.

24. *Ibid.*, p. 267.

25. Bernard Nieuwentyt, *Het Regt Gebruyk der Werelt-Beschouwingen…*, c'est-à-dire *Le Veritable usage de la Contemplation du Monde*, Amsterdam, Wolters, 1715, dans *Journal littéraire*, 1716, 1re partie, p. 185.

aliments indispensables à notre existence une source d'enchantement, le goût tourne la nécessité du lien social en partie de plaisir.

C'est ainsi que l'on peut, impunément, arguer du goût, tantôt pour affirmer l'assujettissement du goût ancien, tantôt pour mieux s'y plier. Pourtant, ce sens de la continuité, du *liant* plutôt que du *lien*, ne cesse pas d'être problématique, du fait même de sa dynamique. Le plaisir pris est la mesure de l'ébranlement ressenti, du mouvement imprimé sur nos sens et notre esprit. Étienne Fourmont, parlant de l'esprit, rappelle que « le devoir d'un Poëte est de l'ébranler, de le divertir[26]. » Ce qui montre combien la valeur du plaisir de goûter tient aux déplacements induits du corps à l'esprit. Dans une critique de madame Dacier envoyée au *Mercure*, l'auteur relève la façon dont les jugements des poètes témoignent de leur indocilité fondamentale face à toute autorité, mais, de même, il note que le public, lui aussi, exerce son jugement de goût de manière aussi peu docile : quand madame Dacier indique en note de ses traductions d'Homère les passages dignes d'admiration comme elle souligne chez Aristophane où il faut rire, « le public *indocile & brouillon* a ri souvent sur les endroits admirables d'Homere, & a refusé le devoir au grand comique d'Aristophane[27]. » Si le goût provoque des effets de continuité, ce n'est plus à la manière traditionnelle de l'autorité. Il s'agit désormais d'une continuité critique, constitutive de l'espace public[28], par où le goût n'est pas simplement une disposition interne puisqu'il relève, principalement, d'une pragmatique sociale : il constitue un climat, mais un *climat intériorisé*.

La politique des sociétés modernes impose, en effet, certaines contraintes. Dans une société traditionnelle, la légitimité des pouvoirs, des connaissances, des transmissions, des statuts, provient du dehors d'elle-même (que ce dehors se nomme Dieu, Nature ou Ancêtres), et c'est justement la discontinuité entre le dehors et le dedans qui permet d'assurer la continuité intérieure des identités communes. Pour les sociétés modernes qui, de plus en plus nettement, se posent comme

26. Étienne Fourmont, *Examen pacifique de la querelle de Madame Dacier et de Monsieur La Motte sur Homere, avec un Traite sur le Poëme Epique et la Critique des deux Iliades*, Paris, Jacques Rollin, 1716, vol. II, p. 34.

27. « Critique modeste du Livre de Madame Dacier, qui a pour titre, Des causes de la corruption du goust », *Mercure*, février 1715, p. 206.

28. Voir Reinhardt Koselleck, *Le règne de la critique*, Paris, Minuit, 1979, 180 p.

constituées de l'intérieur, légitimées par leur invention d'elles-mêmes, le risque est d'introduire le discontinu au sein même du social. L'histoire figure comme une des tactiques pour intégrer la discontinuité du passé et du présent dans un discours à prétention savante, ainsi que dans une valorisation commune du présent, voire de l'avenir, aux dépens des héritages. Mais le goût donne aussi une manière de rétablir des effets de continuité, des opérations de passage entre passé et présent, comme entre réflexion et sentiment. Car le goût est aussi bien un convertisseur social qu'un échangeur des facultés psychiques : la *Critique de la faculté de juger* de Kant (intitulée primitivement *Critique du goût*) sert, entre autres, à instaurer un pont entre les deux premières critiques, celle portant sur la connaissance et celle relevant du devoir moral, autrement dit à permettre de circuler entre les facultés de l'entendement et du désir.

Du coup, un nouvel espace s'ouvre à la valorisation littéraire. La part critique suppose une indocilité de tous bords, auteurs et lecteurs réunis : une *connivence de l'indocilité*, sur le fond de laquelle anciens et modernes peuvent se partager, qui pour s'accommoder, par-delà le goût présent, aux ragoûts antiques, qui pour assaisonner du sel de l'actualité les plats anciens. C'est, de part et d'autre, une manière d'articuler des raisons autant que des motifs de séduction.

Pour madame Dacier, c'est l'imitation des anciens qui introduit au « bon goût ». Le passé n'est pas prestigieux de lui-même, mais il faut reconnaître que la majorité des hommes du passé ont souscrit à la prééminence d'Homère, « pour s'opposer à une décision revestuë de cette grande authorité, il faudroit qu'un homme fust asseûré que sa raison seule seroit superieure à celle de tous les autres hommes[29]. » Ce n'est pas alléguer force de l'autorité contre puissance de la raison, mais une raison contre toutes les autres. Réciproquement, un moderne comme l'abbé Terrasson soutient que, depuis Perrault, la question porte sur la préférence à accorder à la raison ou au préjugé : ainsi articulée, la question est d'avance décidée, plaçant implicitement tous les partisans des anciens du côté de la pure prévention. Comme le tournera ironiquement Saint-Hyacinthe : « je ne crois pas l'admirer [Homère], parce que je raisonne bien, mais je crois raisonner bien, parce que je

29. Anne Dacier, *op. cit.*, p. 54.

l'admire[30]. » Ce tourniquet de la raison s'accorde avec l'illusion du consensus. Il faut, donc, rompre en visière avec ces préventions de la majorité afin de pouvoir juger, par soi-même, de la valeur intrinsèque d'un auteur. C'est alors donner un poids singulier à celui qui goûte et juge l'œuvre, ainsi que le souligne encore Saint-Hyacinthe, examinant les valeurs respectives d'Homère et de Chapelain : « *Que l'excellence d'un Auteur / Dépend de son Commentateur*[31]. » Doit-on promouvoir la logique de la raison de chacun aux dépens d'une majorité de voix, ou partager un consensus qui règle ce qu'il est raisonnable d'apprécier ?

La Motte, tout partisan des modernes qu'il soit et tout contempteur d'Homère qu'il apparaisse, est loin de revendiquer une posture marginale au sein du monde des Belles-Lettres. Il avoue lui-même le peu de nouveauté de ses principes et de sa position : « le plaisir d'être raisonnable me consoloit de n'être pas singulier[32]. » Que l'on s'inscrive du côté moderne ou du côté ancien, on ne recherche pas l'exception, mais bien la règle du bon goût et de la raison. Recherche d'autant plus vive qu'il est du plus grand intérêt de participer du bon goût qui est rare, plutôt que du mauvais goût si *commun* (à tous les sens du terme).

Pourtant l'économie du goût, avec ses paradoxes, ouvre à la puissance de la singularité, du rejet, voire du *mauvais goût*, la scène sociale. Même s'il ne vient à l'esprit de personne dans ce début du XVIIIe siècle de revendiquer une position d'exception et d'en faire la valeur suprême d'un plus juste goût (comme Rousseau pourra en inventer la posture), l'opérateur de passage et de distinction qu'est le goût autorise ce que, par un anachronisme, on appellera « marginalité ». Toute marge nécessite un centre, afin de légitimer sa position, or le goût permet et l'institution d'un centre et le rejet de ce centre : Gédoyn affirme qu'il faut « toûjours se maintenir dans la possession d'être ou le centre, ou l'asyle, du bon Goût[33] », mais il avertit aussi son public :

> Ne soyons pas moins en garde contre les préjugés & contre les opinions de notre tems ; car c'est encore une des causes les plus ordinaires du mauvais goût. Nous jugeons le plus souvent d'après autrui, rarement par nous-mêmes, plus rarement

30. Saint-Hyacinthe, *Le chef d'œuvre d'un inconnu*, suivi d'*Une dissertation sur Homere et Chapelain* (attribuée à van Effen par Quérard), La Haye, 1714, p. 3-4.

31. *Ibid.*, p. 50.

32. La Motte, *op. cit.*, p. 64.

33. Gédoyn, *op. cit.*, p. 267.

encore avec connoissance de cause, & c'est presque toûjours la paresse ou l'amour propre qui nous entraîne dans ces préjugés[34].

C'est bien parce qu'il se présente comme un lieu de passage, un transformateur de valeurs, un opérateur de circulation entre instances opposées, que le goût permet et autorise l'instauration de positions nouvelles. Faire une archéologie de la marginalité nous fait obligatoirement rencontrer les postures du goût. Mais, avec le goût, vient aussi la représentation du politique. Le lien social, tel qu'il va être mis en scène au XVIIIe siècle (et jusqu'à nous), tient à ce même passage entre voix singulière et revendication générale. Le jugement de goût est exemplaire du jugement politique par où, sans concept déterminant (pour parler comme Kant), nous émettons un avis particulier dont nous nous attendons à ce qu'il soit partagé par tous et que nous pouvons, au besoin, tenter d'argumenter pour chacun. Les paradoxes du goût sont bien ceux de notre modernité politique.

Par une de ces belles contradictions où elle discerne elle-même la qualité des grands penseurs[35], Hannah Arendt, après avoir dit pis que pendre du goût, relève justement sa bénéfique ouverture au politique : donnant la *Critique de la faculté de juger*, et en particulier sa première partie sur le jugement esthétique, pour la philosophie politique la plus originale et la plus profonde de Kant, elle relève le fait que

Judging is one, if not the most, important activity in which this sharing-of-the-world-with-others comes to pass. What, however, is quite new and even startingly new in Kant's propositions in the *Critique of Judgment* is that he discovered this phenomenon in all its grandeur precisely when he was examining the phenomenon of taste[36].

34. *Ibid.*, p. 261.

35. Elle écrit en effet que « fundamental and flagrant contradictions rarely occur in second-rate writers, in whom they can be discounted. In the work of great authors they lead into the very center of their work and are the most important clue to a true understanding of their problems and new insights » (Hannah ARENDT, *op. cit.*, p. 25).

36. *Ibid.*, p. 221 (« Juger est une importante activité — sinon la plus importante, en laquelle ce partager-le-monde-avec-autrui se produit. Ce qui est pourtant assez nouveau, et même étonnamment nouveau dans les propositions de Kant dans la *Critique du jugement*, c'est qu'il a découvert ce phénomène dans toute son ampleur précisément en examinant le phénomène du goût », trad. fr., *op. cit.*, p. 283). Sur la valeur politique de la *Critique de la faculté de juger*, voir aussi Hannah ARENDT, *Lectures on Kant's Political Philosophy*, édition et postface de R. Beiner, Chicago, Chicago University Press, 1989.

C'est ainsi que le goût prend un caractère public et devient un exercice politique du jugement au meilleur sens du terme, garant du vivre-ensemble des sociétés modernes. Que Kant découvre en cela une valeur nouvelle aux paradoxes du goût, sans doute ; mais à condition de comprendre qu'il ne fait que ramasser le coquillage conceptuel que la marée des gens de lettres, des habitués des cafés, des disputeurs mondains et des péroreurs érudits avait amené sur la plage de la philosophie.